



Turbulences

Éva Delambre

ÉVA DELAMBRE

# Turbulences

*Roman*

COLLECTION



T A B O U É D I T I O N S  
91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

## Chapitre 1

*“La vie est une suite de choix plus ou moins réfléchis,  
de hasards heureux ou malheureux rencontrés,  
bifurcations, prendre à droite, prendre à gauche,  
mille destins différents à chaque carrefour,  
et puis des évidences.”*

— Delphine Bertholon

Tout s'était passé tellement vite. Pas le temps de réagir, ni de comprendre. Réflexe primaire, instinct de survie. Se débattre, de toutes ses forces, avec toute sa rage et sa peur. Des coups de pied et de poing dans le vide, inutiles. Déjà, elle était dans le coffre de la voiture, se débattant contre les parois, à bout de souffle, hébétée et déjà épuisée par cette lutte brève mais d'une intensité inouïe. Son cœur palpitait à une vitesse effrénée. Elle avait la gorge nouée, le ventre serré. Une peur panique était montée en elle en une seconde, et avait laissé des traces de son passage dans toutes les cellules de son corps. Elle sentait un voile de sueur la couvrir des pieds à la tête.

Lucy laissa retomber sa tête en arrière, contre le fond du coffre. Elle ferma les yeux quelques secondes en inspirant lentement pour retrouver son calme. Jamais elle n'aurait pensé que les choses se passeraient de cette façon. Elle aurait dû pourtant. Elle s'en rendait compte maintenant. Pourtant, elle n'arrivait pas à savoir ce qu'elle ressentait exactement. De la peur ? Pas vraiment. Plus comme au début en tout cas, juste quelques minutes auparavant. De l'inquiétude ? Oui, sans aucun doute. Tout allait-il lui échapper comme à l'instant ? N'aurait-elle vraiment aucune prise, aucun contrôle sur la suite des événements ? En réalité, il y avait bien un peu de peur derrière l'inquiétude. Plus qu'elle ne le voudrait. C'était l'incertitude qui était difficile à canaliser. Dans le fond, elle ne savait rien de ce qui allait lui arriver. Rien ? C'était un bien grand mot. Elle savait. Elle devinait, elle pressentait. Mais à cet instant-là, ça ne suffisait plus.

La voiture roulait depuis un moment. Combien de temps ? Elle n'avait plus son sac à main, ni son portable. L'angoisse d'être dépossédée de son téléphone lui noua la gorge une seconde fois. Mais pas seulement parce qu'elle était enfermée dans le coffre d'une voiture, seule et sans aucune idée de sa destination. Ne plus avoir son portable à disposition était devenu anxiogène pour beaucoup de monde, quels que soient le lieu et les circonstances. Qu'aurait-elle fait de toute façon ? Contacter quelqu'un ? Appeler à l'aide ? Passer le temps en lisant ses mails ? Elle parvint à sourire. Non, elle n'aurait rien fait de tout cela, mais sans son téléphone, elle se sentait privée d'une partie d'elle-même. Elle savait que ça deviendrait un manque et que ça allait l'obséder un moment. Elle espérait qu'il n'était

pas tombé sur le trottoir et abandonné là. Non, ceux qui l'avaient jetée dans le coffre de la voiture n'auraient pas laissé ses affaires sur place. Sans doute l'avaient-ils pris avec eux, devant. Fouillaient-ils dedans ? Dans le sac peut-être, mais pas dans son smartphone, il fallait le code.

Lucy était en colère contre elle-même. Comment pouvait-elle penser à des choses aussi futiles dans un moment pareil ! Combien de temps encore, enfermée dans le noir, dans cet espace si réduit qu'elle devait se recroqueviller complètement ? Risquait-elle de manquer d'air ? Sans doute pas avant de sombrer dans une violente crise de claustrophobie. Décidément, elle n'avait pas imaginé que les choses se passeraient de cette façon. Et ce n'était pas une mauvaise chose finalement. Elle devait cesser de se tourmenter inutilement. Elle en saurait bientôt davantage. Pouvait-elle encore faire marche arrière ? Le voulait-elle ? Il lui semblait que cela faisait une éternité qu'ils roulaient. Pas vraiment d'arrêts ni de virages, ils avaient dû prendre une voie rapide. Que ferait-elle s'ils roulaient ainsi des heures durant ? Parviendrait-elle à rester calme ? Elle en doutait, même si elle avait conscience que de s'arracher les ongles contre la moquette qui recouvrait le coffre ne servirait à rien du tout.



Une bonne heure de route. Ça allait lui sembler long. Au volant de l'Audi, un homme d'une quarantaine d'années, le crâne rasé, les traits fins, les yeux clairs et le regard préoccupé, fixait la route tout en surveillant le compteur de vitesse. Ce n'était vraiment pas le moment de se faire flasher, et encore moins arrêter par les flics.

— Tu t'inquiètes pour rien, Nicolas, répéta l'homme assis près de lui.

— Je sais, je sais. Je suis juste pressé d'arriver. J'espère que personne ne nous a vus. On en a fait des choses dingues, mais celle-là quand même !

— Une folie de plus à ajouter à ton palmarès !

— Ouais ! Sacrée montée d'adrénaline quand même ! Quand on y pense... Ça a été tellement facile...

— C'est vrai. Tu veux que je conduise ?

— Non, ça va aller.

Nicolas augmenta le son de l'autoradio, comme pour faire comprendre à son complice qu'il ne souhaitait pas poursuivre la conversation. Derrière eux, Emma fermait les yeux, les écouteurs de son iPod enfoncés dans les oreilles. Elle semblait d'un calme déconcertant. Elle avait raison d'ailleurs. C'était lui qui s'inquiétait inutilement. Tout irait bien. Comme prévu.

Ils arrivèrent enfin au Manoir. C'était le nom qu'ils avaient donné au lieu, même si la maison n'avait rien d'un manoir. Juste une grande maison, très isolée et aménagée dans un but bien particulier. Un endroit comme beaucoup d'autres qui n'attire ni l'attention, ni la convoitise. Et c'était bien ainsi. Il faisait froid et déjà nuit alors que la voiture ralentissait dans l'allée.

— On s'occupe d'elle tout de suite, ça sera fait.

Nicolas acquiesça et rentra la voiture dans le garage tandis qu'Emma ouvrait une porte qui donnait sur le sous-sol de la maison. Presque 200 mètres carrés de terrain de jeu. Pour le moment, cette partie était encore très rudimentaire et peu aménagée, mais ça viendrait. Elle alluma quelques lampes, jeta un coup d'œil rapide mais précis à tout ce qui se trouvait sur son chemin, jusqu'à une petite pièce aveugle spécialement prévue

pour accueillir Lucy. Un matelas au sol, une couverture. Un anneau de fer scellé dans le béton brut du mur, une vieille ampoule qui pendait au plafond, crachant avec peine une lumière jaune faiblarde. L'ambiance était au rendez-vous. Elle n'avait pas fait les choses à moitié.

— Tout est en place, vous pouvez l'amener !



La voiture était à l'arrêt depuis un moment. Une éternité que Lucy attendait ça, et pourtant son cœur s'accéléra d'un coup. Les symptômes de la panique se manifestaient déjà. Rester calme. Ou pas ? Après tout, elle pouvait bien hurler, se débattre. Les obliger à la maîtriser. Pourquoi s'en priver ? Lorsque le coffre s'ouvrit enfin, elle fut surprise par l'obscurité et encore une fois, par la rapidité d'action de ses ravisseurs. En un rien de temps, elle se retrouva sortie du coffre, au sol, les mains maintenues dans son dos, un sac en tissu noir sur la tête. Elle décida finalement de ne pas lutter. D'une part parce qu'elle ne s'en sentait nullement la force, et d'autre part parce qu'elle ne voulait pas se donner en spectacle plus que nécessaire. Elle ne prononça pas un mot et se laissa entraîner sans résister. Nicolas referma le coffre, observant avec un regard satisfait son complice emmener Lucy dans ce qui serait son cachot, sans qu'elle oppose de résistance. Il avait eu tort de s'inquiéter. C'était la violence dont il avait dû faire preuve pour la mettre dans le coffre qui l'avait perturbée. Ça semblait tellement vrai. Tellement grave. Un enlèvement. Mais à présent, en la voyant si conciliante, il était rassuré. Après tout, elle était consentante.

Il les rejoignit rapidement, alors qu'Emma, sans un mot, passa un large collier de métal autour du cou de Lucy, toujours aveuglée. Elle le ferma à l'aide d'un

cadena qu'elle passa avant dans une chaîne. Celle-ci fut fixée à son autre extrémité à l'anneau de métal scellé à un mètre du sol, au-dessus du matelas. L'homme qui la maintenait avec fermeté par les poignets la lâcha avec un geste brusque, la contraignant à s'asseoir sur le matelas. Tous quittèrent la pièce après avoir échangé un regard complice.

Lucy se retrouva seule. Ses mains étaient libres. Elle ôta rapidement le sac de toile qu'on lui avait mis sur la tête et observa ce qui l'entourait. Une pièce d'une quinzaine de mètres carrés, en béton brut et nu. Une obscurité constante, à peine troublée par l'ampoule qui ne parvenait pas à sortir de l'ombre les recoins de la pièce. La chaîne qui la retenait prisonnière devait faire un mètre cinquante, à peine plus. Elle pouvait se lever ou s'allonger, mais en aucun cas atteindre la porte. De toute façon, elle devait être verrouillée.

De toute façon, elle n'avait pas l'intention d'essayer de s'enfuir.

La jeune femme se sentit démunie, d'un seul coup. Incroyablement vulnérable. Si fragile. Il faisait un peu froid dans la pièce et spontanément, elle s'empara de la couverture pour s'y enrouler. Elle s'assit face à la porte, juste sous l'anneau, les genoux repliés contre sa poitrine. Elle ne savait plus rien. Elle n'était plus sûre de rien. Elle n'avait pas pensé que ça irait si vite, sans rien voir venir, sans avoir été prévenue d'une façon ou d'une autre. Elle essayait d'imaginer ce qu'elle ressentirait si tout cela était vrai. Jamais elle ne pourrait se le représenter. Dans le fond, elle n'aurait pas voulu le pouvoir. C'était déjà terriblement déstabilisant ainsi. La culpabilité pointa de nouveau le bout de son nez. Encore. Comme à chaque fois. Lucy tenta vainement



de chasser ses pensées troublées de son esprit et de faire le vide. Attendre la suite. Attendre que quelqu'un entre. Attendre qu'il se passe quelque chose.



— On y va ?

— On fait comme prévu. Toi, Emma, tu ne viens pas. Elle ne sait pas qu'il y a une femme avec nous pour le moment. C'est bien comme ça. On y va tous les deux.

Emma ne broncha pas, elle s'en fichait pas mal que Lucy ait conscience de son existence ou non. Elle le saurait très bientôt et ne risquerait pas de l'oublier. Elle sourit en y pensant avant de passer la main derrière sa nuque, comme pour soulager la tension accumulée ces dernières heures, bien qu'elle n'ait rien laissé paraître.

— Allez-y les gars, je m'occuperai bien d'elle demain matin.

— Je n'ai aucun doute là-dessus !

Nicolas lui adressa un sourire et un clin d'œil. Il savait qu'il n'avait aucune chance avec elle, mais ne pouvait s'empêcher d'y penser. Elle était plutôt bien faite, mais c'était surtout son attitude qui lui plaisait. Son assurance, son regard mutin. Ses grands yeux, bleu clair, presque transparents, toujours ourlés d'un noir charbonneux. Elle portait les cheveux courts sur la nuque mais plus longs devant, faussement décoiffés. Un style qui lui allait bien. Nicolas observait ses mains qui tenaient une tasse fumante de café. Ses longs doigts fins, ses ongles toujours rouge sang. Du même rouge que ses lèvres. Il aurait aimé glisser ses mains sur son corps un peu trop maigre, sur sa peau un peu trop blanche, dans ses cheveux un peu trop noirs. Elle le regardait avec amusement et compassion. Elle ne serait jamais à lui. Ils le savaient tous les deux.

— Alors ? On y va ?

— Ouais !

Les deux hommes étaient habillés de la même façon, entièrement en noir. Aucun signe distinctif. Ils mirent tous les deux la même cagoule noire, de celles qui ne laissent même pas voir les yeux. Eux voyaient parfaitement, mais pour qui les regardait, il n'y avait rien à distinguer, juste du noir. Ils pénétraient dans le cachot de Lucy sans un mot. Chacun d'un côté de la porte, ils l'observaient, les bras croisés sur la poitrine. Elle n'avait pas bougé, hormis pour se recroqueviller un peu plus sur elle-même, entourant ses jambes repliées de ses bras. Le menton sur les genoux. Elle avait levé les yeux et regardé les deux hommes l'un après l'autre, de la tête aux pieds. Maintenant elle restait figée, le regard bas. Elle avait envie de se lever d'un bond, de tenter quelque chose, de hurler, de se débattre avec force, mais à quoi bon puisqu'elle était attachée ? À quoi bon, puisqu'ils ne bougeaient pas ? Ils ne faisaient rien. C'était peut-être ça, le plus agaçant. Depuis le temps qu'elle attendait qu'il se passe quelque chose.

Enfin, ils se mirent en marche, à l'unisson, sans même sembler s'être concertés. L'un d'eux détacha la chaîne de l'anneau et la garda à la main, comme une laisse. Il l'enroula plusieurs fois sur elle-même pour qu'elle soit courte et pour la tenir à quelques centimètres à peine de son cou. Il l'attira vers lui, l'obligeant à se relever sans ménagement. Une fois debout il lui saisit les poignets d'une main et la poussa à avancer. Ils se dirigèrent vers une autre partie du sous-sol. Celui-ci avait volontairement été laissé dans l'obscurité. Seules quelques bougies indiquaient le chemin vers une autre pièce. Une fois entrés, ils lui ôtèrent rapidement son pull

et son soutien-gorge, sans qu'elle puisse rien faire pour s'y opposer. L'un opérait, l'autre la maintenait. Elle avait beau esquisser quelques mouvements de défense, il lui semblait qu'elle ne faisait que brasser l'air. Lorsqu'elle fut torse nu, ils la saisirent chacun d'un côté et lui lièrent les mains de sorte qu'elle se retrouvait les bras complètement écartés, le dos contre le mur. Aucun des deux hommes n'avait prononcé le moindre mot. L'un d'eux commença à lui retirer ses chaussures. Elle voulut s'y soustraire, encore, réflexe incontrôlable. Cette fois, une gifle la surprit. Elle tenta de fixer l'homme qui se tenait face à elle mais ne pouvait rien apercevoir. Juste la matière noire de la cagoule. Juste la forme d'un visage. Pas un regard, pas une voix. Juste une main qui gifle. Et quoi d'autre encore ? Quoi d'autre par la suite ? Lucy regretta ses pensées. Pourtant elle n'y échapperait pas. Pourquoi en avoir honte ?

Elle était pieds nus. C'était au tour de son jean. On le lui retira sans ménagement, en même temps que son string. Elle se crispa d'un coup. Comme s'il avait fallu qu'elle se retrouve dénudée pour comprendre que ça arriverait. Elle ne portait plus rien. Absolument plus rien. Les bras attachés en croix, elle ne pouvait rien faire. Les épaules courbées, la tête baissée, les jambes serrées, elle réalisait ce qui se passait avec un curieux mélange de honte et d'excitation. Elle se sentait observée, sans pour autant se sentir désirée. Son corps n'était pas parfait. Elle en était souvent gênée, mais elle avait appris à faire avec. Lucy n'était pas très grande, à peine un mètre soixante-cinq, et un peu ronde. Juste un peu au-dessus des standards et de ce qu'elle aurait voulu. Malgré ses petits kilos en trop, elle était bien proportionnée, et ses formes n'étaient pas déplaisantes

aux yeux de la majorité des hommes. Elle avait des fesses, des hanches, un petit ventre, mais surtout, une belle paire de seins ronds et fermes.

L'homme qui l'avait giflée l'observait sans discrétion. Il se demandait ce qu'elle ressentait à cet instant précis. Offerte dans son plus simple appareil à deux inconnus, la tête courbée, ses boucles châtaines aux reflets cuivrés retombant sur ses épaules et devant son visage. À quoi pensait-elle ? Dans le fond, il s'en doutait bien, mais il aurait voulu le savoir précisément, avec exactitude. Lire ses pensées les plus secrètes, les plus inavouables. Toucher du bout des doigts l'indicible. Connaître tout d'elle, ce qu'elle ne dira jamais, ce qu'elle n'osera même pas s'avouer à elle-même. Il en savait déjà beaucoup. Plus, sans doute, que beaucoup de ceux qu'elle pouvait connaître. Mais il ne savait pas tout. Pas encore.

Ils repartirent aussi vite qu'ils étaient venus. Emportant ses vêtements, ses chaussures. La laissant une nouvelle fois seule, attachée dans une position bien moins confortable cette fois. Dans la plus totale nudité. Si elle s'était sentie vulnérable dans le cachot, à présent, le mot semblait bien faible.



Lucy était restée figée et crispée un long moment avant d'oser relever la tête et bouger un peu. Elle savait qu'elle était seule, mais il lui avait fallu ce moment pour se concentrer et se préparer à la suite. De toute évidence, ils ne lui laisseraient que peu de temps d'adaptation. Elle n'avait pas vraiment essayé d'imaginer comment les choses se passeraient. Elle avait voulu garder une part de mystère, même si bien sûr, elle ne pouvait être sûre de rien. Mais elle devait avouer que jusqu'à présent, tout était au-delà de ses attentes. D'un coup,

elle sembla vraiment prendre conscience que c'était la réalité, et en aucun cas un des nombreux fantasmes qu'elle avait pu s'imaginer avant de s'endormir. Elle y était. Pour de vrai. Nue et enchaînée par des inconnus, dans un lieu sans doute reculé. À cet instant, n'importe qui pouvait entrer et lui faire ce qu'il voulait. Elle pourrait hurler, se débattre, ça n'y changerait rien. Une angoisse lourde et sournoise s'empara d'elle lentement, au fil des minutes qui s'écoulaient. Aucun bruit, rien que cette pièce plus vaste que l'autre. Il faisait moins froid. Un grand fauteuil trônait à l'angle du mur. Celui qui s'y assierait aurait une vue imprenable sur elle et sur ce qu'on lui ferait subir. De l'autre côté il y avait une table en bois avec différents objets posés dessus. Elle ne chercha pas à distinguer de quoi il s'agissait. Elle le saurait le moment venu. Pour le reste, la pièce était dénudée, comme la précédente. Pas de velours rouge, pas de cuir, pas de lourd tapis, pas de poutres ni de pierres apparentes, pas de bois ciré ni de chandelier en argent. Juste du béton et un sol poussiéreux. Elle ne ressentait pourtant aucune déception. L'endroit ressemblait parfaitement à l'image que l'on se fait d'un endroit où l'on retient captive une femme que l'on vient de kidnapper.

La porte s'ouvrit enfin. Un homme entra. Était-ce un de ceux qui étaient là tout à l'heure ? Un de ceux qui l'avaient enfermée dans le coffre de la voiture ? Impossible de savoir. Il était grand, plutôt fin. Il portait une sorte de longue cape bordeaux qui dissimulait tout son corps et surtout, il portait un masque vénitien, dans les mêmes tons que la cape. L'image aurait pu paraître cliché et surjouée, mais Lucy fut captivée par cette apparition. Beaucoup plus troublée qu'elle ne l'aurait

voulu. Des images d'un passé qu'elle était venue oublier s'imposèrent quelques secondes avant qu'elle puisse de nouveau se concentrer sur l'homme. Elle ne percevait de son corps que ses yeux, presque noirs, un regard profond et intense qu'elle ne croisa qu'une fraction de seconde avant de baisser la tête. Elle n'avait rien pu découvrir d'autre, le masque recouvrant tout son visage, mais ce petit fragment lui plaisait. Son déguisement aussi. Elle aurait peut-être aimé tout autant avoir à faire uniquement aux hommes cagoulés de tout à l'heure, mais en voyant celui-là, malgré tout, elle ne put s'empêcher de se réjouir de la tournure des événements. L'homme l'observa d'abord sans un mot, puis il ouvrit sa cape pour en sortir son bras et glissa ses doigts le long de sa hanche, de sa cuisse, la faisant frissonner longuement.

— Quel est le code ?

— Le code ?

Lucy redressa la tête d'un coup, déstabilisée. Elle aimait sa voix, grave, à la fois sensuelle et autoritaire. Elle resta silencieuse un instant avant de comprendre. De se souvenir. Le code. Bien sûr. Elle aurait aimé que ça ne soit pas nécessaire, mais savait que c'était indispensable. Il était obligatoire de toute façon.

— Murano.

— Très bien. Tu sais ce qui se passera si tu le prononces une nouvelle fois ?

— Oui, monsieur.

C'était elle qui avait choisi ce *safeword*. Était-ce pour cela qu'il portait un masque vénitien ? Parce que Murano était une petite île, juste à côté de la sérénissime Venise ? Le saurait-elle un jour ? En tout cas, ça lui plaisait et c'était l'essentiel. Peut-être cela l'aiderait-il

à tirer un trait sur ce qu'elle voulait oublier. L'homme au masque passa une nouvelle fois ses doigts sur sa peau, de son cou à son pubis cette fois.

— Tu sembles docile. C'est bien. Mais ça ne t'épargnera rien. Ne réponds pas. Garde le silence. Tu n'as rien à dire ici.

— Oui monsieur, mais je...

Une gifle l'interrompit.

— Tu parles uniquement lorsque je te donne la parole. Ce qu'il te faudra dire le reste du temps, tu vas vite l'apprendre.

Il resta face à elle, silencieux, attendant de voir si elle avait compris, si elle allait volontairement désobéir. Elle hésitait. C'était confus dans son esprit. Se soumettre aussi vite avait-il un sens ? Qu'aurait-elle fait dans la réalité. Se serait-elle écorché les poignets sur ses liens pour tenter de se libérer ? Aurait-elle hurlé, supplié qu'on la détache, qu'on la libère ? Aurait-elle craché au visage de celui qui se tenait face à elle, malgré la peur, malgré toutes les tortures que cela aurait pu représenter ? Sans doute. C'est ainsi que ça se passe dans les livres et dans les films. Mais dans la réalité, la peur ne paralyse-t-elle pas ? L'instinct de survie n'incite-t-il pas à faire profil bas pour éviter les problèmes ? Pour espérer une libération pour bonne conduite ? Elle n'en savait rien finalement. Tout cela devait dépendre de chacun, selon son caractère, ses prédispositions physiques, son état d'esprit. Impossible de savoir comment on agirait réellement. Au lieu de se laisser aller, elle se heurtait toujours à cette réflexion, *que ferais-je, si c'était vrai ?*

Lucy avait baissé la tête, elle restait immobile, frottant juste doucement ses pieds l'un contre l'autre. Elle ne

savait pas comment réagir. Ces longs silences, ces attentes immobiles ne semblaient plus en finir. Elle avait envie d'action. Envie de ne plus avoir le temps de penser à quoi que ce soit.

— Tu es à présent ma chose. Je vais t'utiliser selon mes convenances. Ton dressage commence maintenant. Désormais, tu ne feras rien d'autre qu'obéir. Te soumettre et servir tous ceux qui t'en donneront l'ordre.

Lucy hocha la tête. Son cœur se mit à battre plus vite, sa respiration s'accéléra également. Elle aimait sa voix. Sa façon de parler. Le choix de ses mots et l'intonation qu'il leur donnait. Aurait-elle tout aimé, de toute façon ? Possible. L'homme s'empara d'une fine tige de bambou d'environ un mètre de long. Il se plaça à bonne distance de sa prisonnière et lui donna un violent coup sur la cuisse. Un coup plus fort qu'elle ne l'aurait imaginé pour une entrée en matière et qui lui fit pousser un cri malgré elle. Cris de douleur mais aussi de surprise. L'endroit de sa peau qui avait reçu l'impact semblait irradier d'un mélange de douleur et de chaleur, la zone s'étendait quelques secondes avant de vite perdre en intensité. La jeune femme se crispa avant de souffler.

— Règle numéro deux : tu gardes toujours les jambes écartées !

Lucy releva les yeux timidement, décontenancée. Elle s'exécuta doucement, presque maladroitement. Sa position n'avait rien d'esthétique, elle se tenait mal, les épaules voûtées. Mais elle n'était pas là pour plaire.

— N'oublie pas.

Elle hocha imperceptiblement la tête, comme si elle acquiesçait pour elle-même, notant dans un coin de sa tête la consigne à ne pas oublier. L'homme au masque caressa sa jambe du bout de son instrument. La



baguette de bambou remonta de sa cheville à sa chatte et s'y attarda quelques secondes. Il vint ensuite taquiner ses seins par de tout petits coups sur les tétons. Lucy tenta de ne pas s'affoler, de rester calme et concentrée, mais c'était loin d'être aussi facile que ce qu'elle avait pu imaginer. Après tout, elle ne savait rien de cet homme, tout maître qu'il se prétendait être.

— Lève la tête !

Elle obtempéra, gardant toutefois les yeux baissés. Il n'avait pas pu voir son visage autrement qu'en photo jusqu'à présent. Elle était plutôt jolie, même si elle devait passer pour une femme quelconque. Pas de celles que l'on remarque, mais agréable à regarder lorsqu'on prenait le temps de s'y attarder. De grands yeux noisette, quelques taches de rousseur, des lèvres pulpeuses. Il pensait à tout ce qu'il allait faire d'elle et ne put retenir un sourire.

— J'ai...

Une gifle.

— La règle numéro un, au cas où elle t'aurait échappé, est : tu ne parles jamais sans y être autorisée.

Cette fois, sa voix trahissait une sorte de colère. Ou plutôt une fermeté excessive. Il n'était pas de ceux qui aiment se répéter, inutile qu'il le lui dise. La tige de bambou s'abattit avec la même force que quelques minutes auparavant, sur son autre cuisse. Lucy résista mieux, elle avait compris à quoi elle devait s'attendre.

— Compris ?!

Elle hocha la tête.

— Je t'interrogerai le moment venu. Tu auras ton temps de parole. Mais pas maintenant.

L'homme se recula pour prendre quelques photos de sa captive. Celle-ci se raidit en le constatant. Elle baissa

davantage la tête pour dissimuler son visage derrière ses cheveux.

— Relève la tête !

Elle hésita. Deux nouveaux coups de badine cinglants vinrent marquer sa peau à leur tour, juste en dessous des précédents. La rapidité du geste et la fulgurance de la douleur la firent se raidir et ravalier ses larmes mais elle s'appliqua à rester impassible. Elle avait le nez qui commençait à couler et ne pourrait rien faire d'autre que d'essayer de le frotter contre son épaule.

— Obéis.

Lucy prit la pause. Après tout, elle n'avait pas le choix. Elle n'avait pas voulu avoir ce choix. Elle garda les yeux baissés, mais la tête haute, les épaules droites. Le menton relevé, presque avec provocation. Elle sut se montrer digne malgré sa situation. L'homme au masque prit encore quelques clichés et s'en alla sans un mot. Elle aurait aimé qu'il reste. Ne pas être seule. Encore. Pourtant, ce n'était que le début. Elle le savait.

L'homme revint de longues minutes plus tard, accompagné d'un autre en cagoule noire. Celui-ci la détacha et l'entraîna dans une salle de bains. Ils l'y laissèrent le temps qu'elle passe aux toilettes et qu'elle se douche. Elle fut à la fois soulagée et surprise de pouvoir rester seule. Elle se dépêcha, respectant la consigne qui lui avait été donnée, mais prit tout de même le temps de savourer ce moment d'intimité et l'eau chaude de la douche lui masser les épaules. Elle fut ramenée très vite dans son cachot où un sandwich et une bouteille d'eau avaient été déposés. Lucy était déstabilisée, peut-être même déçue qu'il ne se passe rien de plus. Certes, elle était là pour se sentir décontenancée et pour n'avoir aucune prise sur les événements, et d'une certaine façon,

la laisser ainsi inutilisée était une manière de le faire. Aucun vêtement ne lui avait été fourni. Lucy retrouva sa couverture et se blottit dedans, adossée au mur. Son collier avait été rattaché à l'anneau. Aucun mot n'avait été prononcé. La nuit tombait sur son cachot.

# Éva Delambre

## Turbulences



Dans la vie quotidienne comme dans le BDSM, certaines histoires font rêver. D'autres sont plus compliquées et marquent les âmes à jamais. Comment oser faire confiance après une trahison ? Comment trouver celui ou celle avec qui créer un lien puissant ? Peut-on se soumettre ou dominer seulement par amour ? Peut-on se donner sans aimer ? Faut-il tout remettre en question pour vivre et réaliser ses fantasmes ou maintenir un équilibre délicat entre envies et réalité ?

Les personnages de ce roman vont se rencontrer ou se croiser. Chacun dans leurs directions, avec leurs passés, leurs désirs et leurs choix. Rien ne sera simple et leurs cheminements seront ponctués de turbulences. Ce roman fait découvrir l'univers du BDSM au travers d'histoires toutes tracées ou au contraire, tortueuses... Chaque lecteur trouvera sans doute celle qui lui parlera le mieux.

*Éva DELAMBRE est une jeune femme bien dans sa tête et bien dans son corps. De nature passionnée et curieuse, elle assume ses envies et ses penchants. Elle a fait ses premiers pas dans le BDSM, il y a quelques années. C'est sa découverte de ce monde et son imagination fertile, associées à sa passion pour l'écriture, qui ont guidé sa plume. Elle est l'auteur de six livres, dont le best-seller Devenir Sienna, qui ont placé Éva Delambre comme une des principales figures de cette littérature engagée.*

*Photo de couverture de Ressay. Modèle : Marie-Joséphine du cercle Bonaparte*

COLLECTION



**[www.tabou-editions.com](http://www.tabou-editions.com)**

ISBN édition papier : 978-2-36326-073-4

ISBN édition numérique PDF : 978-2-36326-700-9

ISBN édition papier : 978-2-36326-701-6